

**Michel Layaz**  
**Les Vies**  
**de Chevrolet**



**ZOE**

## LES VIES DE CHEVROLET

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ZOÉ

*Les Légataires*, 2001

*Les Larmes de ma mère*, 2003

Prix Dentan, Prix du public de la RTS  
Points Seuil, 2006

*La Joyeuse Complainte de l'idiot*, 2004  
Points Seuil, 2011

*Le Nom des pères*, MiniZoé n° 63, 2004

*Il est bon que personne ne nous voie*, 2006

*Cher Boniface*, 2009

*Deux sœurs*, 2011

*Le Tapis de course*, 2013

*Louis Soutter, probablement*, 2016

Prix suisse de littérature,  
Prix Bibliomedia, Prix Régis de Courten

*Sans Silke*, 2019

Prix Rambert

AUX ÉDITIONS L'ÂGE D'HOMME

*Quartier Terre*, 1993

*Le Café du professeur*, 1995

*Ci-gisent*, 1998

Prix Rod

MICHEL LAYAZ

LES VIES DE CHEVROLET

**ZOE**

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2021  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Notter et Vigne  
Illustration : Louis Chevrolet vers 1917, ©

Louis Chevrolet Watch Company SA

ISBN 978-2-88927-915-9

ISBN EPUB 978-2-88927-916-6

ISBN PDFWEB 978-2-88927-917-3

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de  
la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

*La coupe Vanderbilt*

Che-vro-let! Che-vro-let!

Articuler ces trois syllabes est pour un Américain un plaisir aussi savoureux que de glisser dans sa conversation les mots *C'est la vie*, *Femme fatale* ou *Chardonnay*. À l'automne 1905, parmi les amateurs de sport automobile, le nom de Chevrolet n'est plus inconnu. Loin de là. Le 20 mai de la même année, dans le Bronx, le vent et la poussière, Louis a déjà marqué les esprits. Il a brillé au Morris Park de New York, un hippodrome converti pour l'occasion en piste automobile. C'était sa première compétition. Les dirigeants de chez Fiat se félicitent de leur nouvelle recrue. Le record du mile, aux mains du légendaire Barney Oldfield, tombe. On veut savoir d'où sort ce Chevrolet, ce grand gaillard taillé dans un roc du Jura qui a parcouru la distance à presque 110 km/h.

Les journalistes pressent l'homme de questions plus ou moins nigaudes: ses origines? Son état civil? Ses études? Ses plats préférés? Ses points forts? Sa vision de l'Amérique? Ses projets? Sa moustache? Louis se demande si tout ce remue-ménage n'est pas

exagéré. Il l'est. Il se montre modeste, mordille ses lèvres et relativise. Ne nous emballons pas! C'était juste une course. Il a raison. Des victoires et des records battus, il y en aura d'autres.

Dans les mois qui suivent, Chevrolet va enchaîner vingt-huit courses – certaines fort brèves –, terminer treize fois à la première place, disputer la vedette au vaillant Barney Oldfield, imposer son nom et son style à travers le pays. Public et presse se régalent. Si Louis mêle la délicatesse du virtuose à la rage du flambeur, on retient d'abord son penchant de casse-cou. *The daredevil Frenchman*, c'est ainsi qu'on le surnomme.

Suzanne, sa jeune épouse, s'est résolue à vivre avec la crainte de voir son homme se briser les os. Quand Louis quitte l'appartement pour se rendre à une course, après s'être mise sur la pointe des pieds et l'avoir embrassé, elle lui tire les deux bouts de sa moustache: Jure-moi d'être prudent. Louis jure.

Si la chose est possible, mieux vaut passer sous silence certains accidents. Début juillet 1905, trois semaines avant son mariage, il s'en est fallu d'un fil qu'il n'arrive en pièces détachées à la cérémonie. N'y songeons plus, se rassure Louis. Sans grand soin, il classe les derniers articles de presse. Voir son nom imprimé ici, en Amérique, n'a rien de désagréable. Louis en tire un vague orgueil, mais quand on lui parle d'héroïsme, il se braque: Si j'ai accompli ce que j'ai accompli, c'est que je pouvais l'accomplir. On ne saurait mieux dire.

Nuit de noces et lune de miel consommées, Louis s'agite. Ce qui le turlupine se nomme la coupe Vanderbilt. Suzanne apporte un millefeuille maison garni d'un glaçage parfait. Louis adore. Il n'a pas oublié que la première édition de cette coupe s'est tenue en 1904 devant plus de cinquante mille spectateurs. C'est assez peu compréhensible, mais savourer cette pâtisserie le détend. L'obstination et la richesse colossale du jeune William Kissam Vanderbilt II ont réussi à imposer cette course sur route. Les habitants de Long Island voyaient d'un mauvais œil le calme de leur île perturbé par tout ce tam-tam à venir. Louis a déjà croisé Vanderbilt. L'homme a un visage racé, des traits sombres et l'imperceptible désenchantement aristocratique de celui qui troquerait l'entier de sa fortune contre une sensation nouvelle. L'Amérique n'a pas sur son sol une course internationale majeure, a-t-il déclaré, moi, William Kissam, j'y remédierai.

Pour cette deuxième édition, la crème des pilotes sera de la partie. Suzanne entend Louis marmonner dans son sommeil une liste de noms. Une ritournelle. Dix-neuf au total. Elle les connaît par cœur. Il y a celui de l'élégant Vincenzo Lancia et celui du fougueux Victor Hémery.

Quelques jours avant le 14 octobre, les pilotes peuvent tester le parcours aux premières heures du jour. C'est commode d'habiter Brooklyn. Louis se rend sur place en vélo. À l'aube, il rejoint Henri, son mécanicien, un jeune Suisse qui se nourrit de fruits et de légumes. En course, le mécanicien est un

second indispensable. Il signale les dangers, sert de rétroviseur, et bien sûr, en cas de pépin, il aide à la réparation. À cause du brouillard, le jour peine à se lever. Henri propose de patienter un peu, pour la paix de l'esprit. Sage proposition. Louis n'écoute rien. Il n'a qu'une hâte : savoir quelle vitesse peut atteindre sa Fiat. Les deux hommes vérifient les pneumatiques, les cylindres, la jauge d'huile, ils ajustent bonnet et lunettes et ils s'installent à l'intérieur de la voiture.

Sur deux ou trois kilomètres de chauffe, Louis conduit avec précaution. Le brouillard a épaissi, mais le besoin de pousser à fond sa Fiat est trop fort. Pour dire la vérité, Louis ne voit quasiment rien, à peine s'il devine qu'il parcourt maintenant le long bout droit, juste en dessous du village de Lakeville. Le sol de pierres concassées ne facilite pas les choses. Peu importe, il accélère. Un vent humide fouette les visages et crispe les doigts. Louis s'en moque. Henri se cramponne et se demande peut-être si un saint patron de l'automobile existe déjà. Il semble que non. Il admire certes Chevrolet, mais en ce moment il donnerait cher pour être ailleurs. À la fin du bout droit, il y a une courbe très serrée. Louis estime mal la distance et arrive trop rapidement dans le virage. Une roue arrière dérape. Ni une ni deux, la voiture se prend de plein fouet un poteau télégraphique tout neuf. Éjectés, les deux occupants partent en vol plané. Louis n'a rien. Une sorte de miracle. Henri, coupé et meurtri de partout, plusieurs côtes cassées, la bouche en sang, est amené à l'hôpital. Rester le mécanicien

de Chevrolet, mieux vaut ne plus lui en parler. Quant à la Fiat, un désastre.

De certaines gloires, on s'en passerait. Le *New York Tribune* publie le lendemain une photographie sur trois colonnes à la une. Louis, vêtu d'un épais manteau pèlerine, se tient assis dans ce qu'il reste de sa voiture, la main droite appuyée sur l'immense volant. Les roues ont été arrachées, l'essieu est cassé, la carrosserie en miettes et le moteur défoncé. Louis a le regard noir. Il s'énerve. Contre lui. Contre tout. Tout est de ma faute. Quel imbécile je suis ! Personne ne vient le démentir. Il a un souhait, un seul : effacer cette bévue et prendre sa revanche. *Never give up*, n'abandonne jamais, il en a fait sa devise. Et pourquoi pas. Encore faudrait-il avoir une voiture pour l'honorer.

Dans la chambre à coucher, l'ambiance est un peu tendue. Suzanne regarde ailleurs. Elle se tait et soupire, se demande peut-être si un mariage avec un avocat, ou un commerçant, n'aurait pas été plus commode. Louis calme le jeu, évoque tour à tour sa bonne étoile et son ange gardien. Il s'approche de sa femme, l'enlace et jure de mieux se contrôler. Si l'amour est à réinventer, le couple Chevrolet n'a guère le loisir d'y songer : le jour de la course approche. Louis tape du pied et tourne en rond. Éliminé sans avoir défendu ses chances, il s'en arracherait la moustache.

C'est alors que, comme ça, sans contrepartie, pour la beauté du geste et l'amour des courses, un riche admirateur tombé de la lune propose à Louis

sa propre Fiat. Chevrolet est à deux doigts d'étouffer l'homme en le prenant dans ses bras. Et peu importe si la voiture manque de puissance, il fera avec.

Les jeux du cirque changent de costume avec les siècles, mais la foule reste la foule. Aux endroits les plus risqués, dans les courbes et les épingles à cheveux, elle s'agglutine. La mort en direct ravigote les vies mornes. Des agents de course hurlent *Car coming! car coming!* Parmi les cent mille spectateurs répartis le long des cinquante kilomètres du trajet, seuls les plus fous refusent de reculer. Dans la tribune d'honneur, la douce, noble et belle Consuleo, duchesse de Malborough, sœur de Vanderbilt, sursaute sur son banc. Elle ne se plaint ni du bruit ni de l'inconfort. La jeune femme est surprise d'avoir tant d'intérêt pour ces bolides vrombissants et pour ces hommes dont la témérité et la virilité l'émoustillent. Consuelo aime l'art et la mode, l'opéra et la poésie, elle ne connaît rien aux courses, rien à la mécanique, rien à la compétition, mais elle pressent que ces pilotes sont les intrépides protagonistes d'une épopée moderne. Par-dessus tout, elle admire ce Vincenzo Lancia. Sur sa Fiat, le bel Italien a pris la tête de la course. Il pilote à merveille, évite même le pire avec beaucoup de classe quand, dans un virage, sa voiture se soulève sur un côté. La foule applaudit. Derrière lui, ça se bagarre sec. Chevrolet doit prendre tous les risques s'il veut briller, être meilleur que les meilleurs puisque sa voiture manque de reprise. Louis remonte plusieurs adversaires et occupe déjà le quatrième rang. Il se moque des rafales de poussière et

de sa gorge sèche. Ses yeux lui font mal. Une lame lui déchire la nuque. Il essuie sur ses joues des larmes bouillonnantes de sueur et crache des glaires marrons. Le funeste virage près de Hyde Park où il a envoyé son mécanicien à l'hôpital, il n'hésite pas à le prendre à la corde, là où le sol est bosselé, rasant de près les spectateurs. Le pilote devant lui tient bon, résiste, parvient sur les lignes droites à regagner un peu de distance. Chevrolet ne s'avoue pas vaincu. Finir troisième serait un exploit.

Lancia mène toujours la course. Consuelo en a fait son favori. La belle frissonne en comprenant que pas très loin de Lancia, grignote du terrain le dénommé Victor Hémerly, dit *the Surly One*, l'homme hargneux, un type pas commode qui pousse sa Darracq et les officiels de chez Darracq au bord de la crise de nerfs. Chevrolet, comme il freine le moins possible dans les courbes, se rapproche à nouveau de son concurrent direct. Au septième tour, sans deux sous de crainte, en arrivant dans le virage en S tout près du village d'Albertson, il rechigne à ralentir. Avec la ferme intention de gagner encore un rang, il aborde le double virage à plus de 130 km/h. C'est très osé. Insensé même. Mais qui peut dire le sens de nos actes? Son coup de volant est si brutal que tout le poids de la voiture se pose sur la roue avant gauche. Le moyeu cède tandis que l'essieu se casse au contact du sol. Chevrolet parvient de justesse à maîtriser sa sortie de route. Une galerie de visages effrayés déboule en accéléré. S'il ne heurte personne, il y a de nouveau devant lui un de ces satanés poteaux

télégraphiques. À la vitesse de la foudre, avec une grâce quasi divine, Chevrolet contourne le poteau et torpille la mort. Chapeau bas. Tout s'arrête. Bête enragée, Louis lève les bras au ciel et jure dans un français de bûcheron ivre. Sous le regard hagard de son nouveau mécanicien, il se calme et réalise enfin sa chance : trois égratignures et deux estafilades.

De son côté, Vincenzo Lancia semble assuré de la victoire. À la fin du huitième tour, au bénéfice d'une avance irrattrapable, il s'arrête pour changer de pneumatiques. En six minutes, on accomplit le travail. Quand Lancia, un peu dans les choux, repart, il juge mal la vitesse d'un concurrent attardé. Il s'agit de Walter Christie. Ce dernier conduit une voiture construite dans ses propres ateliers. Piètre pilote, Christie fait son possible pour éviter l'accident, mais ne peut que crocheter l'arrière de l'automobile. Rien à se reprocher. Quarante minutes seront nécessaires pour remettre la Fiat sur ses roues. L'Italien pourrait pleurer comme une Madeleine, et pas de consolante Consuelo pour sécher sa rancœur et la douche froide. Victor Hémery gagne la course et Vincenzo Lancia franchit la ligne en quatrième position. La foule, fervente et heureuse, envahit la ligne d'arrivée.

Sur le podium, après avoir malmené plusieurs photographes et poussé dans le dos un journaliste, l'irascible Victor Hémery fait craquer ses vertèbres cervicales, débouche une bouteille de champagne, arrose ses concurrents d'un œil cassant et devient sans le savoir l'initiateur d'un geste qui perdure.